



## MAI 1968 : TOUT SEMBLAIT POSSIBLE

Par Paul Delmotte,  
Professeur de Politique internationale et d'Histoire contemporaine,  
retraité de l'IHECS  
et « vieux soixante-huitard »

Avec le recul – et une mémoire défaillante ? - je me dis que Mai 68 a fait s'effondrer nombre des convictions que m'avaient léguées mes parents. Cinquante ans après, mes nouvelles « certitudes » de 1968 en ont certes aussi pris un coup. Mais, à y réfléchir, bien moins que celles du milieu des « anciens coloniaux » dans lequel j'étais tombé tout petit. Il y eut aussi un avant-Mai 68. Dans mon souvenir, l'embrasement de Paris vint s'ajouter à la mort du Che, huit mois plus tôt, dans une école villageoise désaffectée du Sud de la Bolivie. Quelque temps plus tard, un reportage TV - très romantique - sur la guérilla cubaine m'émut considérablement. Je basculais à gauche. Dans une gauche qui permettait de rêver. Pas celle qui allait commanditer et justifier, l'été suivant, l'écrasement du « printemps de Prague ». Mai 68, me dis-je aujourd'hui, m'ouvrit une voie conciliant d'une part ma très adolescente soif de justice et ma détestation des riches, des puissants, des bien en place – paradoxalement, celles-ci étaient aussi un héritage parental – et, de l'autre, le sentiment qu'une autre voie était possible que celle que proposaient les régimes dinosauriens d'Europe de l'Est. En fait, proposaient-ils encore quelque chose ? A l'époque aussi, la Révolution culturelle qui se déchaînait en Chine depuis deux ans apparaissait à bien des jeunes de ma génération comme un espoir. Nous la perçûmes un temps – du moins pour ce que nous en savions et voulions y voir – comme une révolte libertaire contre tout ce qui nous rebutait dans le « socialisme réel ». Ce qu'elle fut d'ailleurs en partie. Tout, donc, nous semblait possible. Car Mai 68, ce fut aussi, de février à septembre, l'offensive du Têt au Vietnam, où, deux mois plus tôt, le massacre de plus de 450 villageois du hameau de My Lai avait révolté le monde.

Le fantastique documentaire réalisé par Ken Burns et Lynn Novick qui passe actuellement sur nos ondes, *The Vietnam War*, nous permet admirablement de replonger dans l'époque. Avec les musiques d'alors, les militants chevelus en parka, les filles pleines de vie et sans soutiens-gorge, les hippies aussi. Une immense fête libertaire qui – comment pouvions-nous nous en douter ? - allait aussi, avec les années, booster le système économique dominant en le confortant d'un individualisme exacerbé pour le plus grand profit de la consommation de masse et de la pub...

### 1968 : une ébullition mondiale

Mais, 1968 ne se résuma pas aux événements de Paris ni à l'effervescence qui gagna rapidement les campus de l'ULB et de l'UCL. Tout au long de l'année, des explosions de colère secoueront

la jeunesse du monde : au Japon (janvier)<sup>2</sup>, en Pologne (mars), à Mexico (juillet)<sup>3</sup> mais aussi à Berlin-ouest. Là où, le 11 avril, l'attentat contre le leader étudiant Rudi Dutschke – qui apparaît aujourd'hui comme on ne peut plus représentatif des idées qui nous animaient – avait plongé la ville dans des émeutes qui furent comme un prélude au Mai 68 parisien. N'oublions pas non plus « la petite histoire » : le 3 août, au Portugal, Antonio de Oliveira Salazar, l'homme de « l'isolement orgueilleux » (tant dans sa vie personnelle que pour l'Empire portugais), était frappé d'un AVC qui le laisserait hémiplégique jusqu'à sa mort, le 27 juillet 1970. Mais, au mois de janvier précédent, le régime avait porté – guerres coloniales obligent – de 18 mois à 4 ans la durée du service militaire. A la perte du chef s'ajoutera une angoisse permanente qui, pendant six ans, rongera les familles portugaises. Affaibli, le régime tombera avec la Révolution des œillets, le 25 avril 1974, et mettra fin, l'année suivante, à ses guerres coloniales.

Car 1968 fut aussi une sorte de raz-de-marée tiers-mondiste. Qui se souvient que, le 1er février, s'ouvrit à Delhi la deuxième Conférence des Nations Unies sur le commerce et le développement : la CNUCED allait un temps apparaître comme la voix des pays « en développement » et des pauvres du monde, exigeant un « Nouvel ordre économique international ». Avant que dans les années 1980, avec les ajustements structurels du FMI et de la Banque mondiale puis, avec la Gattastrophe de l'Uruguay Round (1986) et la mise en place de l'OMC, le néo-libéralisme ne mette fin à ces espérances. En 1968, enfin, le monde était témoin de la tragédie du Biafra : près de deux millions de personnes y périrent du fait de la faim et des maladies. Faut-il rappeler que ce drame se déroulait depuis 1967 sur fond de convoitises pétrolières et de projets néocoloniaux de la France gaullienne, contrés par l'URSS et la Grande-Bretagne ? Drame qui toutefois se déroulait, peut-être comme jamais auparavant, sous les spots d'une hypermédiatisation des souffrances. Et où déjà se formait l'idée d'une « ingérence humanitaire » d'un certain Bernard Kouchner. Pour ma part, j'y « retrouvais » les mercenaires français Bob Denard et Roger Faulques, « anciens » du Katanga...

### Un « nouveau Moyen-Orient », déjà...

Au Proche-Orient, 1968 fut aussi l'année de la bataille de Karameh, en Jordanie (21 mars), qui, aux yeux des Palestiniens, fit entrer les fedayin<sup>4</sup> dans l'Histoire. Leur « victoire » contre une incursion israélienne qu'ils parvinrent – conjointement et concurremment



<sup>1</sup>Ironie du sort, je tenais aussi cette colère et cette hostilité du tort infligé à l'époque à mon père par son employeur, l'Union minière du Haut-Katanga... Second paradoxe, que j'assume volontiers : ce rejet des régimes de l'Est, dits « communistes », était déjà bien en place, mais pour des raisons opposées, chez les « anciens coloniaux ». C'est ça aussi, la dialectique...

<sup>2</sup>Où l'escale d'un porte-avions américain - bâtiment nucléaire (!) et en pleine guerre du Vietnam (!) - provoquera des manifestations massives

<sup>3</sup>Qui déboucheront, le 2 octobre, sur le massacre de la Place des trois cultures : l'armée tirera sur les étudiants, faisant une centaine de morts

<sup>4</sup>Les guérilleros palestiniens, membres de groupes armés comme le Fatah et le FPLP, favorables à une autonomie de la lutte palestinienne vis-à-vis des Etats arabes

avec l'armée jordanienne - à repousser, leur donna l'aura qui leur permit, au mois de juillet suivant, d'investir la vieille OLP vermoulue créée en 1964 par les Etats arabes pour mieux canaliser les frustrations des réfugiés palestiniens voués aux camps. Plus à l'Est, à la mi-juillet, un nouveau coup d'Etat du parti Ba'ath amenait au pouvoir un Conseil de commandement de la révolution, entièrement dominé par des membres du clan des Takriti,

Poussés, grâce entre autres à la manne financière déversée par les pétromonarchies, à s'ouvrir aux capitaux occidentaux, ces régimes passeront d'un discours pan-arabiste à un chauvinisme sourcilieux et substitueront bientôt peu ou prou aux valeurs socialistes celles d'un islam conservateur<sup>6</sup>. Enfin, ils connaîtront de l'intérieur - et sans que cela soit toujours clairement perçu - une évolution qui verra s'instaurer des «complexes militaro-mercantiles» (Corm), ce



Manifestation contre la guerre au Vietnam, Université de Floride

dont, à la vice-présidence, un certain Saddam Hussein... Plus au Sud, dans le Golfe dont le Royaume-Uni avait, le mois précédent, annoncé son retrait - un Gulfxit ? - dans les trois ans, les émirats des sept Etats dits de la Trêve annonçaient, fin février, la création à cette échéance d'une fédération, les Emirats arabes unis... Enfin, au Yémen, plongé depuis six ans dans une guerre civile entre républicains et partisans de l'Imam - et, au-delà, entre l'Egypte de Nasser et l'Arabie saoudite du roi Fayçal, la levée du siège de Sanaa, investie par les royalistes, permettait à un jeune officier de s'illustrer : l'alors lieutenant Ali Abdallah Saleh...

Cinquante ans plus tard, il y a certes bien du nouveau sous le soleil du Proche-Orient. L'on pourrait néanmoins considérer, avec Georges Corm<sup>5</sup>, que, dès l'époque, bien des choses s'y mettaient en place qui expliquent les affres des décennies suivantes. La défaite, en juin 1967, des régimes qui avaient émergé dès les années 1950 en réaction à la défaite de 1948 et à la Nakba, dictatures militaires qui se réclamaient du nationalisme panarabe, du tiers-mondisme, d'un certain socialisme et d'une relative laïcité, permit aux pétromonarchies du Golfe de se placer au-devant de la scène politique proche-orientale. Et cela d'autant plus que leurs pétrodollars s'avéraient indispensables au redressement des dictatures vaincues. Les « mouvements de rectification » (Syrie, Egypte, Yémen), la guerre (du Kippour/du Ramadan) d'octobre 1973 et le « choc pétrolier » qui s'ensuivra scelleront ce changement d'époque. Ce sera l'ère des « milliardaires du pétrole ». Progressivement, les régimes hier « prosoviétiques » vaincus en juin 1967 se verront forcés de tenir compte de l'éviction progressive de l'URSS de la scène arabe.

que les Algériens appelleront un peu plus tard la « mafia politico-militaire ». Ce qui permettra, libéralisation économique aidant, une augmentation de plus en plus ostentatoire de la corruption. Et une hogra, une arrogance méprisante de plus en plus nette à l'égard des aspirations populaires<sup>7</sup>.

La fin de la décennie 1960 indique cependant qu'une autre évolution était en gestation. Dès juillet 1968, le rais égyptien Gamal Abdel Nasser, en visite à Moscou, y avait demandé que les Soviétiques négocient directement avec les Américains une « solution politique » à la crise avec Israël. Deux ans plus tard, avec l'acceptation du Plan Rogers<sup>8</sup>, Nasser, hier encore héros/héraut du panarabisme, confirmera une aspiration à « se faire une raison » de l'existence de l'Etat d'Israël, y compris aux dépens des Palestiniens. Dès l'époque se met ainsi en place, sans qu'on l'admette publiquement, une perception arabe de ces derniers comme « un peuple de trop ». Le Plan Rogers sera un feu vert à Septembre noir<sup>9</sup>. Ne pourrait-on voir là les prémises de ce à quoi l'on assiste, 50 ans plus tard, avec le flirt poussé saoudo-israélien et le tir aux pipes, dans une indifférence quasi générale, des manifestants palestiniens à Gaza ?

Clôturons avec Raymond Devos (Les manifestations) en admettant que l'on « n'est pas sorti de l'auberge ». Et avec Claude Nougaro (Paris mai) en constatant que, plus que jamais « les hommes noyés nagent dans leurs autos ». Et que « le vent [n'a pas] dispersé les cendres de [Cohn-]Bendit ».

<sup>5</sup>Le Proche-Orient éclaté (1956-2000), Gallimard, coll. Folio/Histoire, 1999

<sup>6</sup>En 1973, la Constitution promulguée par le très «laïc» Baath syrien proclamait que l'islam devait être la religion du chef de l'État... Il est vrai que Hafez Al-Assad avait conforté son ascension (1970) par des ouvertures aux ulema (les « docteurs de la loi » islamique) sunnites

<sup>7</sup>[https://www.rtbef.be/info/opinions/detail\\_algerie-syrie-le-temps-et-les-mots?id=7740568#newsImagesPanenewsImagesPane](https://www.rtbef.be/info/opinions/detail_algerie-syrie-le-temps-et-les-mots?id=7740568#newsImagesPanenewsImagesPane)

<sup>8</sup>Du nom du secrétaire d'Etat US de l'époque, qui entendait s'atteler à une régularisation des relations des pays du Front avec Israël. Et cela sans tenir aucun compte des Palestiniens qui venaient de faire irruption sur la scène internationale

<sup>9</sup>L'éviction manu militari des fedayin de Jordanie. Ceux-ci se replieront sur le Liban, allumant la mèche qui devait embraser le Pays du Cèdre en 1975